

Le message du curé en ce premier week-end de confinement

En ces temps difficiles, demeurer pèlerins de l'espérance...

Innenheim, le 21 mars 2020

« Mais il est où le bonheur ? Mais il est où ? » Ces questions, souvent oubliées ou différées, nous sont posées aujourd'hui de façon brutale et continue. On ne choisit pas de se poser ces questions : elles s'imposent à nous et n'épargnent personne, ni hier, ni aujourd'hui, ni demain. La situation que nous vivons bouscule et menace notre vie et celle des autres, ici et au loin. Elle nous oblige au confinement, qui n'est pas qu'une restriction physique, temporelle, spatiale de ma liberté, mais une solidarité de la vie protégée avec et pour les autres. Ce confinement contraint est au service de la vie dans toutes ses dimensions ; il nous oblige à (ré)entendre une question d'hier et d'aujourd'hui ; celle que Jésus posait aux disciples d'Emmaüs : « De quoi discutiez-vous en chemin ? » (Lc 24, 13-35) devient aujourd'hui : « De quoi discutez-vous dans votre confinement ? » Ces questions sont inévitables ; elles invitent à inscrire dans notre quotidien d'homme, de femme, de chrétien, une spiritualité particulière...

Vivre une spiritualité

La spiritualité, du latin *spiritus*, signifie esprit, souffle, inspiration, aspiration, élan. Quel est notre état d'esprit aujourd'hui ? Qu'est-ce qui nous tient lorsque notre quotidien de travail, de responsabilités, de relations est remis en question ? En fait, la spiritualité, c'est ce à quoi l'on tient et qui nous tient. Nous avons tous fait cette expérience : dans les tempêtes de la vie, nous nous accrochons à quelques grandes convictions, à quelques personnes, à quelques messages d'espérance qui nous sauvent du naufrage. Le récit de la tempête apaisée est à lire et à relire dans l'évangile de Marc (4, 35-41). Le temps actuel est au questionnement, à la frayeur, à l'angoisse ; il est aussi à l'espérance, à l'espérance d'une présence, d'un printemps de guérison, d'une vie à nouveau humaine, heureuse, relationnelle. Au début du Carême, nous ne pensions pas vivre ce confinement comme un appel à une espérance : qu'est-ce qui est essentiel dans une vie, dans ma vie ? Qu'est-ce qui fait l'essentiel d'une vie ? La question que le jeune homme riche de l'Évangile posait à Jésus « Que dois-je faire pour avoir la vie en plénitude ? » (Mt 19, 16) devient la nôtre dans un espace privé des bruits et des agitations ordinaires de la vie : qu'est-ce qui est primordial, nécessaire pour vivre et faire vivre ? Le confinement travaille les questions, le confinement oblige à prendre le temps des réponses, humaines et chrétiennes, personnelles et communautaires...

Continuer à vivre ensemble, mais autrement...

Vivre ensemble différents et complémentaires : ce défi, reconnaissons-le, est déjà difficile à honorer en temps ordinaire. En cette période inquiétante et inédite, ce défi devient une obligation de vie et de survie. Il nous faut continuer à vivre et à faire vivre ensemble, mais autrement, désormais à distance les uns des autres. Ces distances physiques à appliquer dans nos relations, nous le comprenons toujours davantage, contribuent à sauver des vies. Nous qui pratiquions, dans nos églises et notre vie personnelle, une convivialité et une hospitalité de poignées de mains, d'accolades, de bises, nous voici contrains à garder nos distances avec nos frères et sœurs d'humanité et de foi. C'est dur, nous n'y sommes pas habitués ; nous sommes des êtres de

chair, de contact, de proximité. Nous souffrons de cette distance imposée avec nos proches, nos petits-enfants, nos parents, nos grands-parents. Sans le vouloir, nous souffrons et nous faisons souffrir. C'est au creux et au cœur de cette souffrance, voire de cette révolte, que naît notre espérance chrétienne. Cette espérance se situe entre deux paroles de Jésus sur la croix « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné » (Mc 15, 34) et « Père, entre tes mains je remets mon esprit ! » (Lc 23,46).

Cette espérance chrétienne nous ouvre à une présence autre : la présence relationnelle au-delà de la seule présence physique. Nous en avons tous fait l'expérience, notamment aux moments de peine et de séparation : l'absence physique de quelqu'un nous fait penser encore davantage à lui. Nous trouvons alors d'autres présences : penser à quelqu'un, c'est continuer à l'aimer et le soutenir ; lui adresser un mot, c'est lui redire combien il compte dans notre cœur ; lui téléphoner, c'est prendre le temps de partager peines, questions, réponses, espérances. De façon paradoxale, l'éloignement physique et géographique construit la nécessité de dire et d'entendre : « je pense à toi, je ne t'oublie pas... ». Ce temps du confinement nous oblige à entretenir cette présence relationnelle. Quand Jésus dit « Tout ce que tu auras fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que tu l'auras fait » (Mt 25, 31-46) résonne aujourd'hui de manière particulière : écris aux membres de ta famille et à tes amis un ou des messages d'espérance ; les souhaits de « Bonne santé », des « Prends soin de toi et des tiens » ne sont plus des formules creuses de politesse convenue, mais des messages d'humanité visitée par une présence. Envoie des SMS ou des mails, reprends contact avec des personnes que les occupations habituelles ont mis à distance : redis leur ton amitié et tes souhaits de paix, de sérénité, de présence. Les outils numériques nous permettent de construire une présence relationnelle forte et continue. Ne passons pas une journée sans avoir activé deux présences relationnelles par internet, par la poste, par le téléphone. Ces outils qui, en période normale, nous ont peut-être agacés : aujourd'hui, ils sont moyens et chemins pour partager notre espérance. L'ordinaire de la vie, dès lors qu'il est visité par l'extraordinaire d'une présence, la vôtre et la nôtre, devient l'extraordinaire de la Visitation dans le Nazareth quotidien...

Poursuivre une solidarité vivante...

Partout en Europe, tous les soirs à 20 h, des applaudissements résonnent aux fenêtres pour admirer, soutenir, encourager les personnels de santé. Ce geste est émouvant ; il redit que la vie est protégée et sauvée par des personnes qui donnent leurs compétences, leur présence, voire leur vie, pour d'autres. On les voit épuisés, et pourtant ils continuent à se battre contre la maladie ; on les sent pressés, et pourtant ils prennent encore le temps d'accompagner, de rassurer, de consoler. L'humanité est certes capable de monstruosité, l'histoire des peuples et des civilisations ne cesse de le prouver ; elle est cependant capable de générosité, de don de soi au-delà du calcul, du raisonnable. « Aimer, c'est tout donner, c'est se donner soi-même » : ces paroles de Sainte Thérèse de Lisieux sont chantées par Natasha Saint Pierre ; écoutons et réécoutons cette merveilleuse chanson (disponible sur *youtube*) en la dédicant aux personnels du soin, de la présence, du réconfort auprès de ceux qui sont en situation très difficile...

Les crises ouvrent des perspectives de solidarité insoupçonnées. Chaque jour, les journaux écrits ou télévisés nous rapportent des gestes extraordinaires de réponses aux urgences sanitaires. C'est dans les difficultés que se révèlent la solidarité, le souci des autres, des solutions inédites et insoupçonnées. Prenons le temps de nous étonner du bien qui est fait pour soulager les souffrances, accompagner les malades, porter secours à ceux dont la vie est menacée. La parabole du Bon Samaritain (Lc 10, 25-37) est une réalité humaine visible, chez nous et dans tous les pays touchés par le virus. La vie, la vraie, est tissée de tous ces gestes de dignité, de secours, d'amour. Chaque homme, chaque femme, est responsable, selon ses responsabilités et ses engagements, ses convictions et ses disponibilités, de la vie partagée, continuée, protégée. Une question nous est posée : comment, depuis mon confinement, je peux soutenir celles et ceux qui soignent et protègent la vie, comment je peux contribuer, moi aussi, à cet élan de vie, de dignité, de solidarité ? Les réponses demeurent multiples. Les églises, elles aussi, y répondent déjà...

Partager une présence de communauté

Le confinement obligé restreint nos initiatives de déplacements, mais non pas de pensées et de prières. Nous le savons, parce que nous en avons souvent fait l'expérience lors des épreuves de la vie et de la foi : prier, c'est peupler ses pensées et son cœur de visages, de présences, de demandes, de doutes, d'espérances. Prier, c'est résister au désespoir pour accueillir un message de paix, de sérénité. « Quand tu pries, entre dans ta chambre, et ayant fermé la porte, prie ton Père qui demeure dans le secret » (Mt 6,6). Aujourd'hui, nous ne pouvons plus dire que nous n'avons plus le temps de prier... Prendre le temps de prier pour soi, pour les siens géographiquement proches ou lointains, relationnellement présents. Prier, c'est se mettre aussi en silence pour écouter Dieu parler : méditer un texte biblique, relire un beau texte d'un saint ou d'une sainte, écouter un hymne religieux. Il s'agit ainsi de mettre dans sa journée des rendez-vous d'essentiel, des oasis d'une Présence...

Dans chacun de nos six villages, l'Angelus sonne chaque jour, tôt le matin, à midi, en début de nuit. Notre archevêque demande à ce que nous sonnions les jours de semaine à 18 heures et le dimanche à 10 heures. Je vous invite ainsi à un geste simple : à l'Angelus de midi et du soir, à 18 heures, ouvrez la fenêtre, regardez en direction de l'église, écoutez les cloches résonner dans le silence. Priez alors pour votre village et les villages de la communauté de paroisses. Nous serons ainsi en communion de cœur et d'espérance avec notre communauté chrétienne. Votre curé priera particulièrement pour la communauté tous les matins à 6 heures, à 12 h, à 18 h et à 19 h. Je prierai pour vous, pour nos malades, pour celles et ceux qui sont éprouvés par la maladie et la séparation. Je sais que je peux compter sur votre prière partagée, une prière qui nous rendra toujours davantage des pèlerins d'espérance dans les temps difficiles.

André Pachod